

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 29 NOVEMBRE 1879.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux États-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

NOTRE PRESSE

Dans notre numéro de la semaine dernière, nous annoncions que nous cessions temporairement de colorer nos caricatures, vu que nous attendions notre nouvelle presse Galvano Chromatique qui nous permettrait de tirer notre journal en quatre couleurs en une seule impression.

Plusieurs personnes, des Maîtres Imprimeurs même, ont voulu prendre la chose pour un Canard, parce que cela leur paraissait impossible. Nous affirmons donc de nouveau, que nous n'avons pas voulu mystifier nos lecteurs, et ceux qui aimeraient se convaincre de la vérité de notre assertion, pourront aller examiner la machine qui se construit actuellement à l'atelier d'imprimerie de MM. Beauchemin & Valois 20, rue St. Gabriel, et qui est en bonne voie d'achèvement. Là on pourra voir que le problème des Impressions-Chromatiques est résolu et que le travail et la persévérance peuvent quelquefois vaincre bien des difficultés.

H. BERTHELOT & Cie.

CE QU'ON VERRA DANS 20 ANS.

Le Vrai Canard se permettra aujourd'hui d'arracher quelques plumes aux ailes de l'ange des rêveries et de les fixer aux siennes afin de planer de nouveau dans les sphères de la fantaisie.

Le Vrai Canard a eu une aventure absolument semblable à celle de Rip Van Winkle de Washington. Irving, qui s'était endormi un après-midi dans une forêt près de New-York, et qui ne s'était réveillé que 20 ans après.

Pour se procurer ce sommeil léthargique, le Vrai Canard s'était borné à lire trois ou quatre colonnes du *Courrier du Canada*. L'effet avait été magique. Il tomba dans une espèce de sommeil léthargique d'où il fut impossible de le tirer. On fit venir les médecins en renom qui eurent recours vainement aux sinapismes, aux vésicatoires, au moxa, aux commotions électriques,

aux secousses, à la musique et aux exclamations.

La science ayant dit son dernier mot le Vrai Canard resta dans cet état comateux pendant vingt ans.

Lorsqu'il se réveilla il éprouva une certaine lourdeur dans les membres et ses yeux se désillèrent lentement. Un spectacle étrange se présenta devant lui.

La métropole avait bien changé dans l'espace de vingt ans. Ce n'était plus une petite ville de 200,000 âmes. Son développement couvrait presque toute la superficie de l'île de Montréal. Le Pont Royal Albert reliait Longueuil à Montréal, comme Brooklyn à New-York. Le Grand Tronc qui avait été vendu à une compagnie de capitalistes américains avait absorbé le chemin de Fer du Nord. Le Canada était sillonné partout par des réseaux de chemin de fer. La colonisation dans le Nord du comté de Terrebonne et du Lac St. Jean était déjà rendue jusqu'aux bords de la Baie d'Hudson. Montréal avait étendu ses limites au Nord jusqu'à St. Martin, à l'Ouest jusqu'à la Pointe Clairo et à l'Est jusqu'au Bout de l'île. La rue St. Laurent était devenue un grand boulevard d'une largeur de cent pieds s'étendant de la rue des Commissaires jusqu'à la ferme de M. Beaubien, l'Église de Notre Dame de Pitié et les Maisons de la Congrégation ayant été démolies en 1890. Les rapides de Lachine n'existaient plus la construction du Pont du Côteau ayant arrêté la navigation de l'Ouest au-dessus des rapides de Beauharnois. Les immenses pouvoirs d'eau des rapides de Lachine sont utilisées pour les grandes usines et manufactures nationales, qui, grâce à un tarif protecteur sont dans les meilleures conditions de prospérité.

Québec n'était pas restée en arrière dans la voie du progrès. La vieille capitale avait damé le pion à Montréal, grâce aux travaux de la Commission du Havre et aux Work Shops du Chemin de Fer du Nord.

St. Roch n'était plus reconnaissable. La rue St. Joseph avec une largeur de 200 pieds s'étendait de puis le Palais jusqu'à la Suète. Les magasins étaient construits à huit étages avec des frontons en marbre de Carare. Québec comptait Ste. Foye, Charlesburg et Lorette comme ses faubourgs. Le système de l'aqueduc était perfectionné et on pouvait avoir de l'eau pendant douze heures par jour. Il était déjà question de construire un nouveau Palais de Justice sur l'emplacement des vieilles casernes. Bref le progrès éclatait de tous côtés et Québec par son opulence rivalisait avec Montréal.

La première pensée du Vrai Canard en s'éveillant, fut de se mettre au courant des événements du jour en achetant les grands journaux.

La première feuille qui lui tomba sous la patte fut *L'Ecrivain Conservatrice*, publiée à Québec par M. Jacob Tarte, fils d'Israël.

Ce journal avait un format de huit pages double royal. En lisant le premier Québec le Vrai Canard constata que les Rouges étaient

alors au pouvoir après avoir été quinze ans dans l'opposition.

Sir Ernest Desrosiers était à la tête de l'administration libérale.

Le premier Québec de *L'Ecrivain Conservatrice* datée le 23 Décembre 1899 contenait une série d'accusations sérieuses contre le cabinet. Jamais on n'avait vu pareille corruption dans un gouvernement. Les charges dans la juridicature étaient devenues vénales, la franchise électorale avait été violée, la constitution était foulée aux pieds. Sir Ernest avait acheté à prix d'or une majorité servile dans les deux chambres. La plus grande démoralisation régnait dans le parti conservateur, qui désespérait de reprendre le pouvoir avant la fin du monde officiellement annoncé par l'Académie des sciences comme devant arriver le 1er Janvier 1900.

Chaque parti politique avait pris pour devise le dicton : Après nous le déluge. L'indignation publique avait été soulevée par la dernière nomination du cabinet de Sir Ernest. On venait de nommer M. Forget de la Trappe, percepteur des douanes à Montréal avec un traitement de £2,000 par année.

En parcourant la chronique locale de la *Minerve* du 2 et 3 Décembre 1899, édition du soir nous avons lu l'entrefilet suivant :

"Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que le juge-en-chef de la Cour Suprême. Sir Nazaire Bourgoing a été frappé d'apoplexie pendant qu'il était sur le banc avec ses collègues, les honorables juges Poirier, Nantel, Curran et Desmarais.

Un médecin appelé en toute hâte a déclaré que le cas n'était pas grave."

Un peu plus loin dans la même colonne nous lisons dans la rubrique de PERSONNEL : Le docteur Losago député de Beauharnois est arrivé en cette ville ce matin. Il est descendu au Windsor.

L'Honorable M. Auguste Laberge ministre des travaux publics, est parti ce matin pour l'Ottawa où il doit assister à une séance du Cabinet.

L'Honorable Moses Lapointe, ministre des pêcheries, est parti hier soir pour Washington. Dans les cercles officiels on garde le silence sur l'objet de sa mission.

Sur la même page on lisait une dépêche de Québec, donnant un long compte-rendu des noces d'or de M. Laurent T... Au diner de famille ont assisté ses enfants, petits enfants et arrière petits enfants au nombre de 123.

Révenons aux nouvelles de Montréal.

GENEROSITÉ.—Hier M. Clétus Robillard a fait un don de \$3,000 à l'Œuvre des Bons Livres.

ESPRIT D'ENTRAÏSE.—Nous apprenons avec plaisir que M. Casspello un de nos populaires hôteliers canadiens vient de faire l'acquisition de l'ancien hôtel Windsor pour \$20,000. Le grand établissement restauré, meublé à neuf et ouvert au public avant le Jour de l'An.

(à continuer.)

être aux influences fantasmagoriques de la chambre. A la longue, elle entra en convalescence, et finalement elle se rétablit.

Toutefois, il ne s'était écoulé qu'un laps de temps fort court quand une nouvelle attaque plus violente la rejeta sur son lit de douleur, et, depuis cet accès, la constitution, qui avait toujours été faible, ne put jamais se relever complètement. Sa maladie montra, dès cette époque, un caractère alarmant et des rechutes plus alarmantes encore, qui défiaient toute la science et tous les efforts de ses médecins. A mesure qu'augmentait ce mal chronique qui, dès lors sans doute, s'était trop bien comparé de sa constitution pour en être arraché par des mains humaines, je ne pouvais m'empêcher de remarquer une irritabilité nerveuse croissante dans son tempérament et une excitabilité telle que les causes les plus vulgaires lui étaient des sujets de pleurs. Elle parla encore, et plus souvent alors, avec plus d'opiniâtreté, des bruits, — des légers bruits, — et des mouvements insolites dans les rideaux, dont elle avait, disait-elle, déjà souffert.

Un nuit, — vers la fin de septembre, — elle attira mon attention sur ce sujet désolant avec une énergie plus vive que de costume. Elle venait justement de se réveiller d'un sommeil agité, et j'avais épié, avec un sentiment moitié d'anxiété, moitié de vague terreur, le jeu de sa physionomie amaigrie. J'étais assis au chevet du lit d'ébène, sur un des divans indiens. Elle se dressa à moitié, et me parla à voix basse, dans un chuchotement anxieux, de sons qu'elle venait d'entendre, mais que je ne pouvais entendre, — de mouvements qu'elle venait d'apercevoir, mais que je ne pouvais apercevoir. Le vent courait activement derrière les tapisseries, et je m'appliquai à lui démontrer, — ce que, je le confesse, je ne pouvais pas croire entièrement, — que ces soupirs si peints articulés et ces changements presque insensibles dans les figures du mur n'étaient que les effets naturels du courant d'air habituel. Mais une pâleur mortelle qui inonda sa face me prouva que par mes efforts pour la rassurer serait inutile. Elle semblait s'évanouir, et je n'avais pas de domestiques à ma portée. Je me souvins de l'endroit où avait été déposé un flacon de vin léger ordonné par les médecins, et je traversai vivement la chambre pour me le procurer. Mais comme je passais sous la lumière de la lampe, deux circonstances d'une nature saisissante attirèrent mon attention. J'avais senti quelque chose de palpable, quoiqu'invisible, avait frôlé ma personne, et je vis sur le tapis d'or, au centre même du riche rayonnement projeté par l'encensoir, une ombre, — une ombre faible, indéfinie, d'un aspect angélique, — telle qu'on peut se figurer l'ombre d'une Ombre. Mais, comme j'étais en proie à une dose exagérée d'opium, je ne fis que peu d'attention à ces choses, et je n'en parlai point à Rowena.

A Continuer.